

Yves Pagès

La police des sentiments

roman

Denoël

La police des sentiments

Yves Pagès

La police
des sentiments

roman

Denoël

© by Éditions Denoël 1990
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23653-6
B 23653-1

A François Keen

**« Ailleurs il est à présumer,
rien que la fosse commune »
MAURICE CIANTAR.**

PREMIÈRE PARTIE

1.

Léopold sortait de la Bibliothèque nationale. Il avait profité la matinée durant d'une orgie de livres rares, malades jusqu'au grain du papier, réfuté avec minutie les trompe-l'œil d'un utopiste sans postérité, parcouru quelques récits de voyage et planches d'anatomie génitale, enfin joui de gravures obscènes, sur cuivre, au hasard d'un roman à distraction. Pourtant il n'était pas de ceux qui pensent mûrir une vie d'homme sous les verrières sales d'une bibliothèque. Léopold venait là pour casser des dos, pour entamer des coiffes, pour débroucher les pages d'ouvrages convoités. A sa façon d'opérer, discrète et inspirée, on aurait pu le prendre pour un de ces lecteurs myopes en extase à l'approche d'un paragraphe idéal. En fait, il pillait avec méthode, ici un envoi autographe, là l'eau-forte d'un livre illustré. Léopold volait, soit, mais par désintéressement, fauchait en pur autodidacte, afin d'ôter un peu de leur substance au commun des instruits, de la pâte à mâcher. Qu'on lui reproche ses emprunts,

il répondait : « Plus je vole, moins il y a matière à juger!... » Léopold raffolait de ces petits aphorismes d'humeur jusqu'à en noircir des carnets entiers :

(...) pas de personnalité, aucune même, juste l'usufruit des mentalités qui passent, modernes on dit. Pourtant dans cet état banal où la vie m'est flagrante et disparate à la fois, d'un seul coup, il m'arrive de me croire phénoménal... je pèse mes mots : peuple élu à moi seul, si je m'écoutais. Ça dépend des points de vue où l'on me place. Parfois, j'ai le sentiment inverse de n'être qu'annexe, homme accessoire. Ça dépend des moments. Je commence ici mon journal intime : il n'est pas de problèmes qu'une absence de solutions ne finisse par résoudre à la longue... ce n'est pas de moi, je ne fais qu'emprunter cette phrase à Romain (qui me doit de l'argent – je note ça aussi – 2 000 francs sur le dernier cambriolage) (...)

Il n'avait raflé qu'une série de planches d'un traité d'urbanisme, ébauches d'éléphants ornementaux et plans de mastodontes en coupe. Midi passait, Arnaud se faisait attendre. Léopold traversa la rue et se mit à longer les grilles du square d'un pas machinal, les yeux rivés aux dalles disjointes du trottoir. Il fit le tour du jardin d'enfants une fois, deux fois, x fois. Arnaud tardait. Après tout, un conservateur en chef « du service des imprimés », même érudit aux idées larges, ne peut à tout moment s'absenter de sa chaire pour expertiser en douce ce qu'un complice vient de lui soutirer.

Léopold, moins délinquant que receleur d'imagination,

faisait ses comptes en solo. Sans conteste, il avait vu des éléphants, dans Paris, se multiplier de place en place, s'engendrer de-ci, de-là, disons trois pour commencer, trois monstres en socle, sous ses yeux, à l'échelle, obsédant trio de pachydermes qui, d'une vignette à l'autre, faisait comme une bande dessinée, un semblant de mouvement lourd entre ses tempes. *L'Éléphant laïc de la Bastille*, projet d'iconerie révolutionnaire tombé en poussières d'empire, remplacé plus tard par un génie efféminé, la République asexuée se substituant à la plèbe massive et migrante. *L'Éléphant habitable de l'Étoile*, ébauche insensée du décorateur Charles-François Ribard de Chamoust (1758), avec sa trompe torve figurant une fontaine, ses oreilles en manière d'utopiques gramophones, et son ventre gigantesque où l'on pourrait orchestrer pompes intestines et danses fastueuses. Enfin, *L'Éléphant triomphal des Innocents*, pièce animale sculptée en chute d'eau pour l'entrée du roi aux Grandes Halles, édifié par mégarde sur l'emplacement d'un cimetière abandonné, ruiné par la lente montée des gaz posthumes et vapeurs de fosses communes. Léopold avait tout consigné dans un de ses innombrables carnets à souche.

Maintenant Arnaud ne viendrait plus. De même ces pachydermes en gloire, jamais venus à terme, mais ça n'avait aucune importance. Restait le bestiaire en grâce, ses poussières d'audaces avortées, naïveté d'Épinal avec des saints éléphantiques à qui l'on aurait ôté l'auréole pour le sucoir. Il divaguait et rien ne le détournait plus de sa fixité visionnaire. Il avait depuis toujours eu le souci acharné de croire à n'importe quoi, l'ennui du reste. Ces

mastodontes, vus à quelques minutes d'intervalle d'un tome l'autre, en train de se repopuler, qui en plâtre, qui en papier, feraient bien l'affaire. Léopold tenait sa lubie du jour, comme il avait épuisé précédemment *La Question du bain de mer sous l'Ancien Régime*, celle *Des protéines animales dans l'alimentation du myope*, celle *Du célibat pathologique chez Charcot*, etc. Il s'en était épinglé beaucoup de ces espèces d'espèces...

Léopold finit par entrer dans le square, rôdant sans but autour du bac à sable. En s'enfilant bêtement dans le toboggan, suivant la pente d'une pensée, il eut une sorte de révélation topographique. Les trois lieux bestiaux qu'il avait localisés marquaient tous des espaces frontaliers entre arrondissements distincts, comme des bornes de carrefour ou d'anciens partages douaniers. Reste de féodalités clandestines? géométrie maçonnique? indice d'une animalité urbaine? Il s'agissait de découvrir au plus tôt les empreintes laissées par les milliers d'autres éléphants plausibles sur un plan de Paris. Léopold se retrouva le cul dans la fosse, parmi un maigre contingent de chiards ensablés.

Pardonnez cet encyclopédisme plat qui vous aurait été épargné si Léopold n'en était pas hanté, possédé jusqu'aux rictus émotifs. Toute passion en lui devait prendre ce tour d'esprit cyclique, ces manies archi-archiveuses. Il était devenu en une matinée livresque une insane petite vésicule de savoir quant à l'urgente question des éléphants citadins, sans parler des aspects phantasmatiques, préhistoriques et hygiéniques résultant du passage d'un troupeau fictif de pachydermes dans la tête de notre personnage, tête sub-

divisée topographiquement, en dix quartiers d'intuition vaine et dix arrondissements de pense-bête. Mais il y avait autre chose, une tête curetée du nécessaire pour le superflu, qui s'innerve trop à enrouler cent raisonnements pendant que le corps se démaille et file.

(...) comme ces gens qu'on couvre de babioles, qu'on encombre de cadeaux et qui les rangent dans une armoire pour ça, en attendant l'occasion de s'en débarrasser généreusement, comme eux, j'ai des amis à revendre, amis qu'on m'a donnés et que je n'ai pas le loisir de rendre. Des idées aussi, tout usagées, dans une armoire pour ça. Idées, femmes, amis que j'aimerais un jour resservir à quelqu'un d'autre, ou si cela se peut vendre (...)

Léopold s'était installé à la terrasse du *Tout va bien*. Il trempait un sucre dans le marc de sa tasse pour fondre son humeur par nature irrégulière dans la masse des réflexes normaux.

– *Frâânnce-Soir! Le Môônde!* achetez *Frâânn...*

Léopold, plongé dans les cours de la Bourse, pensait à voix feutrée : « Ça devrait ressembler à ça un journal intime, comme un rapport chiffré, la feuille d'analyse d'un diabétique, des hausses ou des baisses de fluidité du sang... » Et il ferma les yeux.

Quand Léopold se réveilla, un peu de sueur avait bavé sur la page et les caractères gras de la une avaient déteint sur ses doigts, l'actualité du moment. Il quitta sa table, aborda un autre bar, *Le Fer à cheval*, juste au zinc. Deux heures avaient passé. Il jeta son *Monde*, acheta l'édition

suiuante et se mit à éplucher le Carnet des décès et des naissances : « Ça pourrait aussi se présenter comme ça, ce qui meurt et ce qui survit malgré vous, petites morts de l'intimité, petites boutures de généalogie, et ce serait tout. Un extrait de soi en brèves anonymes... Puis merde! j'ai pas que ça à foutre...! »

Déjà un rendez-vous de manqué, bien la peine de s'être mis en arrêt-maladie pour rattraper le retard des mondanités forcées. Il se leva, disparut dans une bouche de métro.

Il dut laisser ses papiers à la loge. Un agent le passa au détecteur, un autre le fouilla, le palpa aux plis, aux doublures, retourna ses poches, défit ses chaussures. C'était plein de sable partout. Léopold esquissa un haussement d'épaules devant tant de minutie policière. Alors on vida son sac par terre, un fatras de cahiers, de gravures et de formulaires, au sable mêlés. Du flux d'uniformes arpentant le hall un homme se détacha, bedonnant un peu, mégot jaunissant à la lippe. Ce devait être un inspecteur en civil, non, au moins un commissaire. Aussitôt les deux agents subalternes s'éclipsèrent.

— Voyons cela!...

Il s'ajusta des lunettes, ramassa un des carnets en vrac sur le carrelage, *Psychologie du littérateur policier* ça s'appelait, et se mit à feuilleter la chose. Pris au vertige de sa lecture, sa bouche remâchant toujours la clope, mais par absence, il humectait la pulpe de son index entre chaque page qu'il tournait. Léopold ne voyait plus que

ce doigt pas-comme-les-autres visitant ses notes d'une phalange écrasée, bleuie sous l'ongle.

Aragon, homme de lettres, né du préfet Andrieu (...) chargé de l'infiltration des milieux communistes (...) La page d'après : Céline (...) antisémite chorégraphe, rien d'autre (...) puis Claudel, psychiatre poète, balance des Mœurs (...), Dreyfus, officier (...) indic lâché par le préfet Lépine (...), chaque cas était épluché, archivé et référencé... Joseph Kessel, aventurier, zéléteur de la police politique dès 34 (...), Malraux, littérateur (...) trafiquant, puis douanier (...), Maurice Thorez, fils du peuple (...), émarge à la P.J. après la Libération (...), Le Vigan, acteur et doublure gestapiste (...), Zola, hygiéniste mouchard...

Le civil rangea les cahiers au fond du sac et le reste en désordre.

— Excusez cette fouille un peu... rude. Mes hommes ont reçu des ordres très stricts... nous avons de bonnes raisons de croire que la préfecture est visée... Depuis nous contrôlons les entrées... même les intelligences comme vous... parce que vous êtes chercheur, n'est-ce pas? tandis que nous policiers... nous sommes des trouveurs, nous trouvons... mais cela se complète, croyez-moi. Sur ce... je vous laisse. Au plaisir.

Léopold monta au deuxième étage et ressortit au bout d'une heure, une fois libellés, timbrés et signés les formulaires adéquats. *Cercle des amis de Bertillon, photographie du mouvement*, ça s'appelait comme ça. Et chaque mois, il en trouvait de nouvelles à publier au *Journal*

officiel, d'autres associations 1901 à faire enregistrer à la préfecture : *Ligue de défense des concierges en loges, Amicale du noir et blanc télévisuel, Les éditeurs du bulletin annuel des amateurs de plein air*, etc. Il usait de son droit de citoyenneté, voilà tout. Léopold aimait ça, s'entourer d'agrégats fictifs, d'organes ou d'appendices légaux, jouer au disciple, pour exister un peu, se répartir en sous-ensembles vides. Mais, comme à chaque fois, il avait juste oublié un détail : quatre photos pour légaliser ses délires associés. Un contretemps de plus.

Il reprit un café en terrasse, face au Palais de Justice. Le plaisir pris à ces farces escroques semblait l'avoir provisoirement calmé. Une image cependant lui revenait en mémoire, un cliché criminel, juste le regard désavoué d'un type flashé de face et de profil, placardé sur un mur, là-bas, pendant que le gradé lui parlait : *Appel à témoins, cheveux bruns, yeux clairs, lèvres minces, signes particuliers : diabétique et illettré, cet homme a déjà commis plusieurs attaques à main armée*. Son regard captif juste en dessous de la mise à prix sur l'affiche, cette gueule fixe montée aux enchères, le tourmentait, s'ingérait peu à peu dans l'idée informe qu'il s'était faite de son journal intime. Dans ce portrait voué aux gémonies, il avait enfin isolé l'atmosphère propice, l'ombre de l'ombre, aux aveux qu'il se voulait faire, la justesse de ton de toute confession privée.

(...) si je ne veux pas me trahir d'entrée, je dois me plier au nous de majesté et me rendre sans empreinte, sans pathos, tout en me soumettant à la question, nous trahir dans la

Yves Pagès

La police des sentiments

Tout attentat finit par être contagieux. Une grande librairie part en fumée, une femme ni brune ni blonde mais rasée apparaît et Léopold Lamarr, pris dans un certain appel d'air, va se plier à tout ce qui s'est rompu en lui. Il dérive dans le Paris interlope de son ancien périmètre d'amitiés : un biffin nègre, un employé de la morgue, un travelo mal épris, un taulard sous perfusion. Parmi ces silhouettes ombreuses, un ancien juif, ancien maquereau, ancien écrivain qui fera de Léopold l'enjeu d'un vaste commerce de sentiments.

Ironique et sombre *La Police des sentiments* nous plonge dans un univers tellement contemporain que son héros en deviendra amnésique pour ne pas garder en mémoire les modes et idées du moment. Il se mettra ainsi hors « la loi spéciale – être absolument moderne – proclamée par le tyran à laquelle l'honnête esclave se soumet de crainte d'être passéiste », loi qu' un critique social *inactuel* vient de remettre au jour.

Né à Paris en 1963, Yves Pagès publie là son premier roman. Il ne s'agit pas du énième chef-d'œuvre des semaines précédentes, ni d'un livre qui rappelle Ceci-Cela, évoque Untel ou se place sous l'influence de l'Autre. C'est un texte original, pour lequel l'on peut, d'ores et déjà, affirmer avec force et tranquillité qu'il fera date.



B 23653-1  1-90
ISBN 2.207.23653-6
85 FF TTC